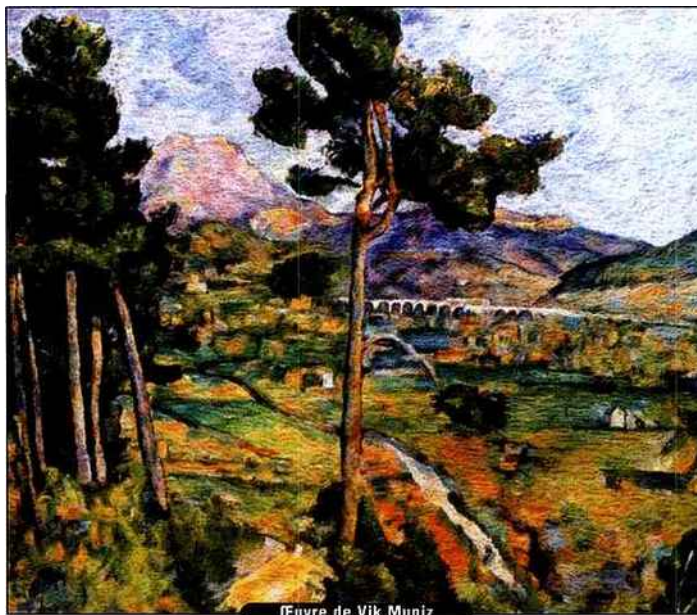


■ L'IMMANQUABLE DU MOIS

Vik Muniz/Lawrence Weiner à la Collection Lambert

Vik Muniz est l'un des rares artistes contemporains à même de réconcilier tous les publics. Il y a d'un côté l'énorme capacité de travail de ce plasticien qui relit l'histoire de l'art, de nos images et références culturelles majeures, l'incroyable dextérité que supposent ses réalisations à base de matériaux inouïs (sucre, chocolat, sable...) et, de l'autre côté, le recours confiant à la photographie afin de rendre compte de ces productions temporaires. Ainsi est interrogée notre faculté d'apprécier la véracité d'une image, dont le « tout » s'impose en référence parfaitement identifiable (Dracula Dietrich, Freud...), mais dont « la partie » est formée de matériaux incongrus, comme du caviar ou des diamants... On pense à l'illustration concrète de la Théodicée de Leibniz et de son harmonie préétablie, se référant justement à un tableau qu'il faut appréhender avec du recul pour en saisir dans toute la pertinence. Muniz fait de nous des émules d'un dieu contemplant le monde à l'œuvre. Mais, le plus extraordinaire, c'est la façon dont Muniz recompose les grands tableaux de l'histoire de l'art, lesquels ne sont évidemment pas choisis au hasard : Monet (pigments) ou Seurat (puzzles) parce qu'ils jouent avec les phénomènes optiques, à tel point que parfois on flirte avec l'abstrait (nymphéas) ; Richter parce qu'il pousse l'image jusqu'à un pont limite de décomposition qui la rend mystérieuse ; Van Gogh, bien sûr, parce qu'il ne faudrait pas



Œuvre de Vik Muniz

oublier qu'il a vécu, souffert et peint dans la région (Arles, St-Rémy). En l'église des Célestins, un autoportrait et un semeur gigantesque, au sol, en matériaux divers (bouquets, branches ; herbes...) nous permettent à notre tour de jouer les artistes et de nous « conten-

ter » d'une photo qui entérinera, à notre usage, l'existence de ces deux tableaux temporaires, à voir en prenant de la hauteur, dans la même position que l'artiste. Pourtant, au-delà des œuvres toutes passionnantes et de l'habileté virtuose qu'elles supposent (un portrait d'en-

fant en jouets de plastique), il y a l'intention. Celle-ci se lit clairement dans la vidéo présentée par la Collection où l'on voit Muniz solliciter les trieurs de la plus grande décharge publique du monde, près d'une favela de Rio, et leur faire réaliser, à leur façon, un remake d'un des chefs d'œuvre de Picasso, Caravage, Goya... La démarche est généreuse, d'autant que les trieurs seront bénéficiaires des ventes ultérieures. Ainsi, a-t-on affaire à un artiste qui restitue à ses origines populaires, et aux matériaux pauvres qui l'accompagnèrent, leur lettre de noblesse, d'autant qu'elles lui auront permis d'accéder à la notoriété voire à la gloire. Et de les faire accéder à leur tour, en retour, au royaume des yeux, des dieux de l'art. Évidemment les mots, les phrases, injonctions ou définitions, sur achetés, aux murs de Lawrence Weiner font contraste. On est là dans le concept, en français ou en anglais, et moins dans le visible. C'est tout l'intérêt de cette exposition que de faire se combiner des démarches antagonistes (avec des installations de Boltanski, Douglas Gordon, Claude Lévêque en transition) qui semblent aussi éloignées alors que la plus jeune n'aurait sans doute pu avoir lieu sans le questionnement radical opéré dans les années 60 par les conceptuels et minimalistes. Réfractaires à l'art de tous les pays, faites comme moi, Muniz et vous !
Jusqu'au 10 juin, Collection Lambert - 5, rue Violette à Avignon. Tél. 04 90 16 56 20.